La verbalisation du calcul interprétatif et de l'incertitude en français et en anglais : approche comparative et interculturelle

Explaining one's thought process and uncertainty in French and English : a comparative intercultural approach

Christine Béal et Kerry Mullan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/4566>

DOI : 10.4000/praxematique.4566

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Christine Béal et Kerry Mullan, « La verbalisation du calcul interprétatif et de l'incertitude en français et en anglais : approche comparative et interculturelle », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 68 | 2017, mis en ligne le 22 octobre 2017, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4566> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.4566>

Ce document a été généré automatiquement le 12 juillet 2021.

Tous droits réservés

La verbalisation du calcul interprétatif et de l'incertitude en français et en anglais : approche comparative et interculturelle

Explaining one's thought process and uncertainty in French and English : a comparative intercultural approach

Christine Béal et Kerry Mullan

Introduction

- 1 Il arrive fréquemment, dans les échanges quotidiens, que des locuteurs soient amenés à livrer leur interprétation d'une situation, de faits ou de paroles dont ils ont été témoins : en d'autres termes, qu'ils explicitent pour leur allocutaire le calcul interprétatif auquel ils se sont livrés et les éventuels doutes qu'ils nourrissent à l'égard des conclusions auxquelles ils ont abouti. Si cet *exercice* n'est pas toujours facile en L1, il se révèle encore plus délicat en L2. C'est l'objet de cet article, qui s'inscrit dans le cadre d'un projet plus large « De la perception à la production orale », dont le but est d'identifier, d'une part les liens entre la compréhension et les procédés de production, et en particulier, de l'autre, les sources de difficultés pour les apprenants français d'anglais langue seconde (voir Poussard, Vincent-Durroux et David¹ dans ce numéro pour une description détaillée du projet et du dispositif d'expérimentation). Cependant, alors que Poussard et al. abordent la question sous l'angle des difficultés de compréhension et d'expression (les lacunes dans la compétence linguistique des L2), nous nous intéresserons plus spécialement à la comparaison des styles communicatifs de natifs anglophones et francophones se livrant au même exercice. Ce n'est que dans un deuxième temps que nous nous posons les questions suivantes : dans quelle mesure les apprenants d'anglais² arrivent-ils à exprimer ces processus de déduction, d'inférence voire de doute en anglais, d'une manière qui se rapproche du style

communicatif des locuteurs natifs ? Et dans quelle mesure leurs difficultés relèvent-elles de la compétence linguistique ou d'une tendance à reproduire en L2 les stratégies discursives de leur L1 ?

- 2 Pour répondre à ces questions, nous nous appuyerons sur un triple corpus d'interviews (français/français, anglais/anglais, anglais L2/anglais natif) que nous présentons dans un premier temps, ainsi que les différents types d'inférence et de compétences sollicitées par le dispositif qui sert de base à ces interviews. Nous procéderons ensuite à une comparaison systématique des choix linguistiques et discursifs des locuteurs dans leurs langues maternelles respectives aux diverses étapes de l'interview, afin de pouvoir, au fur et à mesure, comparer la performance des apprenants d'anglais avec, d'une part, celle des anglophones natifs et, d'autre part, celle de leurs compatriotes s'exprimant en français. L'intérêt de cette approche est de ne pas se focaliser uniquement sur les lacunes linguistiques des apprenants mais de prendre en compte également la dimension sociopragmatique³ et culturelle. Il s'agira, dans un dernier temps, de faire le bilan de tous les éléments qui caractérisent l'interlangue des L2. Nous apportons ainsi un point de vue complémentaire à l'article de Poussard et al.

1. Corpus et méthodologie

1.1 Un dispositif d'expérimentation original

- 3 Les données consistent en trois corpus filmés remplissant des critères de comparabilité. Il s'agit d'entretiens entre des étudiants de L1 et de L2 : français-français L1 ; anglais-anglais L1 ; anglais L1-anglais L2. Les locuteurs natifs anglophones sont des étudiants Erasmus ou participant à d'autres programmes d'échange avec les pays du monde anglophone. Les entretiens reposent sur une discussion à partir du même extrait tiré d'un film en langue anglaise (doublé en français pour l'entretien français-français). L'un des étudiants joue le rôle de l'interviewer, l'autre doit lui raconter l'extrait de film et en particulier décrire une scène dans laquelle un mystérieux cadeau est offert. Il doit également expliquer ce qu'à son avis, ce cadeau pourrait bien être et pourquoi il a été offert.
- 4 Il est important de souligner que les trois corpus sont tout à fait comparables, que les entretiens ont lieu entre des pairs, et que l'extrait de film prête à conjectures, même si, on le verra, il est un peu plus facile pour les anglophones de deviner de quoi il s'agit. Cependant, ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas tant le niveau de compréhension de l'extrait de film que la manière dont ces conjectures seront exprimées par les uns et les autres.

1.2 Les hypothèses et la démarche méthodologique

- 5 En nous appuyant sur nos précédents travaux sur les styles communicatifs en français et en anglais (Béal, 2010) et sur l'expression des opinions en français et en anglais (Mullan, 2010), ainsi que sur d'autres études dans le domaine de l'acquisition de la L2 (Lambert, Carroll & von Stutterheim, 2008 ; Perdue, 1993 ; Slobin, 2004), nous faisons l'hypothèse que, outre le fait que les étudiants français apprenant l'anglais ne disposent peut-être pas dans cette langue de toutes les ressources dont ils auraient besoin au niveau lexical et morphosyntaxique, ils auront également tendance à faire des choix

différents au niveau pragmatique (expression de l'opinion, précautions oratoires, gestion des faces) et à reproduire en L2 les stratégies discursives de leur L1.

- 6 Ainsi, dans une première étape, nous comparons les choix linguistiques et discursifs des locuteurs dans leurs langues maternelles respectives ; puis, dans un deuxième temps, en prenant les locuteurs anglophones comme modèle, nous examinons l'interlangue des étudiants français s'exprimant en anglais afin de vérifier l'hypothèse et d'évaluer les décalages.

1.3 Analyse du dispositif expérimental : types d'inférence et de compétence sollicités, calcul interprétatif

- 7 Concernant la compréhension de l'extrait de film, nous adoptons ici la définition de l'inférence au sens large proposée par Kerbrat-Orecchioni (1986 : 24) :

« Nous appellerons "inférence" toute proposition implicite que l'on peut extraire d'un énoncé et déduire de son contenu littéral en combinant des informations de statut variable (internes ou externes). »

- 8 Deux sortes d'inférence se combinent ici :

- L'inférence situationnelle : c'est ce que l'étudiant-spectateur peut déduire de la situation qu'il observe et des données visuelles, notamment sur la nature du cadeau qui est offert.
- L'inférence linguistico/discursive : c'est celle qui s'appuie sur l'interprétation des énoncés, notamment ici ce que dit le jeune homme en offrant son cadeau : *It was either this or roses/ « C'était soit ça, soit des roses »* (en français, dans la version doublée).

- 9 Plusieurs types de compétences sont sollicitées (Kerbrat-Orecchioni, 1986 : 161) pour effectuer ces inférences, et notamment :

- La compétence purement linguistique : tous les participants en langue maternelle ont compris la phrase prononcée par le jeune homme en français et en anglais : *It was either this or roses/ « C'était soit ça, soit des roses. »* Par contre, les L2 en anglais ont pu rencontrer un problème de compréhension (cf. Poussard *et al.* ici même).
- La compétence logique : l'énoncé implique 1) que ce ne sont pas des roses (et cela se voit aussi) et 2) que c'est mieux que/préférable à des roses du point de vue du donateur (puisqu'il avait le choix).

- 10 La combinaison de ces deux types de compétence est ce qui permet la compréhension de l'énoncé au sens de Levinson (1983 : 24) : « *to understand an utterance is to decode or calculate all that might reasonably have been meant by the speaker of the utterance* ». À ces deux types de compétence, il faut en ajouter une troisième :

- La compétence encyclopédique : elle porte sur ce qui constitue un cadeau plausible dans cette situation et sur ce qui a pu motiver un jeune homme pour offrir ce cadeau-là, dans le cadre de la culture en question. Ici, on note que, sur la base d'une image fugace et de quelques lettres apparaissant sur le cadeau, certains anglophones ont pu comprendre de quoi il s'agissait : c'est un spray utilisé sur les vêtements pour neutraliser l'électricité statique, un produit quasiment inconnu des Français. Cette compétence supplémentaire intervient par la suite dans leur calcul interprétatif de la situation.

- 11 En effet, ce qui nous intéresse ici, c'est la verbalisation du calcul interprétatif, avec ses différents niveaux de certitude ou d'incertitude, par les francophones et les anglophones. Dans la situation de l'expérimentation, ce calcul porte sur deux points :
- Qu'est-ce que c'est que ce cadeau ? Comment le nommer ? Comment exprimer les doutes sur sa nature ?
 - Pourquoi ça plutôt que des roses ? Quelles hypothèses ou conjectures ? Comment les formuler ?
- 12 Notre comparaison s'articule autour de ces deux moments de l'entretien.

2. Comparaison des corpus : nommer/décrire le cadeau

2.1 L'identification de l'objet

- 13 Un plus grand nombre d'objets possibles sont suggérés par les francophones : une bombe, une bombe désodorisante, un spray pour les toilettes, un désodorisant, une bombe insecticide, des pétards. Personne ne sait ce que c'est culturellement parlant. Le mot choisi par les anglophones est à la fois plus général et plus près de la réalité : *a spray*, *a spray can*. Parmi ces derniers, certains ont réussi à lire une partie des lettres sur l'aérosol et à deviner exactement de quoi il s'agit : *an anti-static spray*. Dans les deux cas, la plupart des locuteurs procèdent à la manière de la définition d'un dictionnaire, en nommant d'abord la catégorie générale à laquelle appartient le référent (l'hyperonyme « bombe » ou *spray*), puis en spécifiant les différences qui le séparent des autres variantes du même genre (« insecticide, pour les toilettes », *anti-static*). La difficulté à identifier l'objet amène certains locuteurs français à faire précéder le terme lexical d'un déterminant indéfini : « une espèce de bâton » (voir ci-dessous, l'expression de l'approximation) ou à déplacer l'identification de l'objet vers le type d'échange entre les protagonistes : « une surprise, une blague ».
- 14 Pour les apprenants francophones de l'anglais L2, l'objet n'est pas non plus identifiable, même quand ils ont réussi à lire l'étiquette : *I don't know what is static guard* dit l'un d'eux. Mais, plus que la difficulté à identifier l'objet, ce sont, dans un grand nombre de cas, les lacunes lexicales qui les empêchent de trouver un terme générique adapté (comme *a spray can*). Ils ont alors recours à un hyperonyme encore plus général, comme *an object* ou, massivement, *something* (cf Poussard et al. ici même), mais également à des périphrases plus ou moins maladroites (*something like smelling the air*), à des transpositions inadaptées (*a bomb*), ou à du code-switching (« un désodorisant », « un produit de nettoyage »).

2.2 L'expression de l'approximation

- 15 Que le spectateur soit francophone ou anglophone, un doute plane sur la nature de l'objet dans la plupart des cas. Dans le corpus français, ce déficit d'identification du référent s'exprime essentiellement par : « espèce de + nom » et « truc » : « une espèce de...petite surprise / bombe / bâton, etc... », « un truc parfumé à la rose », « ou un truc comme ça ».

- 16 Dans le corpus anglais, le cadeau est plus souvent partiellement reconnu et désigné par le terme *spray can* mais le doute persiste sur le contenu, qui peut être exprimé par *something* : *a spray can of something*. Lorsque la nature du cadeau n'est pas identifiée, c'est le mot *thing* qui est utilisé : *I don't even know what it was this thing*. Une construction particulière attire l'attention : c'est la présence récurrente d'une apposition (*thing*) pour qualifier la chose ou un de ses aspects : *this round box thing, with like a a a little ribbon thing*⁴. Enfin, l'expression de l'approximation est complétée par des atténuateurs (« *hedges* ») comme *sort of* et *like* : *This sort of... I don't even know what it was this thing, with like a a a little ribbon thing*.
- 17 Par comparaison, les apprenants francophones de l'anglais L2 utilisent massivement *something* (cf. Poussard *et al.*) avec ou sans expansion : *he was offering her something, something for the⁵ hair*. Or, comme le notent Poussard *et al.* *something* se situe à un degré d'imprécision plus grand que *thing*. Par ailleurs, les apprenants recourent régulièrement aux atténuateurs *sort of* et *kind of* : *a sort of air spray that you put in the toilets, a kind of bottle*. On voit dans ces choix à la fois l'influence de la L1 et les lacunes dans le maniement de la L2 : en effet, nous faisons l'hypothèse que *something* est perçu comme la traduction de *quelque chose*, et *sort of* et *kind of* (Gries *et David*, 2007) comme des équivalents de *espèce de*. Par contre, le mot *thing* pour désigner un objet indéfini ne leur vient pas à l'esprit (peut-être d'ailleurs parce qu'ils le considèrent comme l'équivalent de *chose* qui serait inadapté ici en français⁶). Ces lacunes, on le voit, concernent ici davantage les usages de la langue qu'un manque de lexique adapté : les étudiants connaissent les mots *thing* et *something* mais ne les emploient pas à bon escient, car ils leur attribuent le même champ sémantique et les mêmes conditions d'emploi qu'à *chose* et *quelque chose*.

2.3 Trois formes de définitions différentes

- 18 En l'absence de certitude quant à la nature du cadeau, les locuteurs essaient de le définir à l'aide de différentes stratégies. On en note principalement trois, partagées par la majorité des locuteurs :
- Définition par la description
- 19 Les locuteurs francophones et anglophones qualifient le cadeau à l'aide d'adjectifs (« son cadeau bizarre », *a very strange present*) ou décrivent certains de ses aspects (*avec un nœud en bolduc dessus, with with with like a a a little ribbon thing*).
- 20 Les apprenants francophones de l'anglais L2 tentent de faire de même, mais le problème ici semble bien être le manque de vocabulaire adapté : si certains parviennent à mentionner *an unusual present*, la majorité emploie des expressions approximatives (*something weird, something smelly*), et le ruban pourtant bien visible qui transforme le *spray* en cadeau n'est pas mentionné du tout, faute de pouvoir le nommer.
- Définition par la comparaison
- 21 Elle est également commune aux trois corpus. Pour les locuteurs natifs elle sert à exprimer l'embarras face à l'identification du référent ou de sa signification dans la situation : « comme une bombe pour...les sprays pour les toilettes », « ou un truc comme ça », « j'ai vu ça comme une blague », *like an anti-static spray, or something like that*. Les apprenants francophones de l'anglais L2 utilisent encore davantage la comparaison (dans la moitié des cas, cf. Poussard *et al.*), mais elle est souvent une façon

de contourner une lacune lexicale (*like a bottle, like a rose smell, something like smell in the air*).

• Définition par l'exclusion

- 22 On la trouve aussi dans les trois corpus. Elle peut prendre des formes très similaires avec l'emploi de « au lieu de » et *instead of* : « au lieu de lui offrir un bouquet de roses », *instead of a bunch of flowers he's got...* On note cependant une différence concernant l'expression de la négation simple : dans le corpus français, elle tend à n'être pas modalisée du tout, par exemple « c'est pas des fleurs » ou encore « étonnamment c'est pas un bouquet de fleurs ». Les locuteurs anglophones prennent davantage de précautions oratoires. Dans l'exemple suivant, *He was carrying something that clearly wasn't standard romantic*, le locuteur, par l'emploi de termes indéfinis ou évaluatifs comme *something, clearly, standard*, présente son énoncé comme une évaluation subjective et non comme l'assertion d'un fait.
- 23 Dans le corpus des apprenants francophones de l'anglais L2, on retrouve clairement le même type de formulation non modalisée que chez les francophones : *it's not roses, not with flowers, when he arrives he doesn't offer her roses*. Certains ont recours à des périphrases lorsqu'il leur manque la locution *instead of* : *he replaced he replaced the flowers for that*.

Bilan des définitions : pour circonscrire la nature du cadeau, les locuteurs des deux langues ont recours à une combinaison de description, comparaison et exclusion avec un certain nombre d'expressions équivalentes : « comme » et *like* pour la comparaison, « au lieu de » et *instead of* pour l'exclusion, ou simplement la négation. Cependant, les formulations diffèrent dans leur tonalité. Les descriptions, comparaisons, exclusions sont très peu modalisées en français, donnant une impression d'expression nette et précise, qui cherche à évacuer le doute pour se focaliser sur ce qui est sûr, comme dans l'exemple suivant :

Fr étonnamment c'est pas un bouquet de fleurs, c'est une
 espèce de ouais on dirait une bombe .h comme une
 bombe pour les sprays pour les toilettes .h avec un
 nœud en bolduc dessus.

- 24 Par comparaison, les descriptions des anglophones donnent une impression de plus grande incertitude, du fait des nombreux éléments de modalisation, parfois alors même que le locuteur est en fait en train de donner la bonne réponse, comme ci-dessous :

Angl he gives her, I think like a a a anti-static spray.
INT what
Angl with with with like a a a little ribbon thing

- 25 Dans cet exemple, les répétitions en forme de bégaiement, l'emploi de *I think* comme marqueur discursif, la double comparaison/atténuation avec *like*, le choix de *thing* pour décrire le ruban, sont autant de formes de modalisation qui signalent la subjectivité du locuteur. Ce que l'on voit se dessiner ici, ce sont des différences de style communicatif, qui vont se préciser dans la section suivante.

2.4 L'expression du calcul interprétatif sur la nature du cadeau

2.4.1 Choix des verbes, modalité, modalisation

- 26 L'expression du calcul interprétatif passe par des verbes d'opinion ou des verbes qui désignent un processus mental. Les locuteurs français utilisent les verbes « penser, savoir, comprendre », à la modalité assertive ou négative, peu modalisée : « Je pense que c'est une bombe insecticide, j'ai pas réussi à savoir ce que c'était, je sais pas si c'était x ». Ils utilisent aussi des verbes de perception : « j'ai pas vu », « j'ai pas eu l'temps de... de bien lire ce qu'il y avait d'écrit », « j'ai vu ça comme une blague ». La modalisation passe par des adverbes combinés à la modalité négative : « je suis même pas sûre que ce soit x », « j'ai pas trop compris ce que c'était ».
- 27 Au niveau macrodiscursif, on observe une tendance des locuteurs français à se déculpabiliser à travers des expressions comme « j'ai pas réussi à savoir » ou « j'ai pas eu l'temps de ». Dans certains cas, ils rejettent même clairement la responsabilité de la difficulté à deviner sur le dispositif expérimental : « puis bon, l'extrait dure trois secondes hein, donc heu... ». Cette tendance fait écho à des observations similaires de Peeters (2014) dans son article intitulé « C'est pas ma faute ».
- 28 Dans le corpus anglais, les locuteurs emploient *to think*, *to understand*, *to get*, *to work out* : *I thought it would be a bit weird to be hair spray, I didn't work out what it was*. Ces énoncés sont presque toujours modalisés. On note en particulier la fréquence de *not quite* : *I didn't quite get what it was, I didn't quite understand what he had in his hands*. Ce type de formulation concorde avec les résultats de nos autres travaux sur l'expression de l'opinion dans des contextes différents (Béal 2010, Mullan 2010).
- 29 Au niveau macrodiscursif, les locuteurs anglophones centrent presque systématiquement la responsabilité du doute sur eux-mêmes, sur leur incapacité à décrypter ce dont il s'agit, ou modalisent leur expression s'ils évoquent les conditions du visionnement : *it's rather difficult to know*. Il n'y a aucune remise en cause directe de l'expérimentation.
- 30 Si l'on compare le choix des verbes et la modalisation en L1, les verbes utilisés pour faire référence au processus mental sont donc en partie les mêmes (comme « comprendre »/*understand*, « penser »/*think*). Cependant, comme le notent différents chercheurs (Doro-Mégy, 2008 ; Mullan, 2010 ; Tuchais, 2012 ; Gosselin, 2015 ; Rendulic et Kanaan-Caillol, 2016) *I think* n'est pas tout à fait l'équivalent de « je pense ». Pour Mullan (2010 : 140, 149-150), le trait distinctif de la forme *I think* est qu'elle met l'accent sur le fait que le point de vue avancé est présenté comme personnel (et non comme un fait), alors que « je pense » indique un point de vue qui est le résultat d'un processus de réflexion intellectuelle. Le locuteur qui utilise *I think* en anglais apparaît ainsi beaucoup moins sûr de lui que le locuteur qui utilise « je pense » en français.
- 31 Mais certains verbes ou tournures sont plus spécifiques de l'une ou l'autre langue : comme « réussir à savoir ce que » pour le français ou des verbes très polysémiques comme *get* ou à post-position comme *work out* pour l'anglais. Par ailleurs, les Français ont peu modalisé leurs assertions, alors que les anglophones l'ont fait presque systématiquement, notamment à l'aide de *not quite*.
- 32 De plus, au niveau macrodiscursif, on a observé une différence d'attitude des locuteurs par rapport à la tâche proposée, les Français se montrant volontiers critiques à l'égard du dispositif proposé, tandis que les anglophones prennent sur eux l'incertitude

relative à la nature du cadeau. Les deux exemples ci-dessous sont particulièrement représentatifs de cette différence de ton :

Fr alors j'ai pas trop compris ce que c'était si c'était
 une bombe désodorisante ou autre mais il lui offre ça
 à la porte et voilà

Angl but to be fair I didn't really understand exactly
 what was in the can so you know...

- 33 La locutrice française commence son tour de parole par l'ouvreur *alors*, qui annonce son positionnement, puis les expressions *pas trop* et *ou autre* dans la première partie de l'énoncé expriment l'incertitude de manière un peu désinvolte en ayant recours à un registre plutôt familier. La deuxième partie de l'énoncé commence par 'mais', qui indique la prééminence de ce qui suit par rapport à ce qui précède. Cadiot et Chevalier (1979) parlent de *redressement argumentatif*. L'énoncé se concentre alors sur ce dont la locutrice est sûre « il lui offre ça à la porte », renforcé par un marqueur de clôture à caractère définitif *et voilà*. En somme, tout est dit.
- 34 Par comparaison, le locuteur anglophone préface sa réponse par *but to be fair*. Cette expression de concession est ambivalente dans le contexte : elle montre qu'il est un peu sur la défensive car on lui pose une question difficile, il s'excuse de ne pouvoir y répondre plus clairement, puis il produit une assertion négative modalisée par deux adverbes *really* et *exactly*.⁷ Enfin, l'énoncé reste en suspens avec le marqueur discursif *you know* qui indique une recherche d'assentiment de la part de l'interlocuteur⁸.
- 35 Ces deux formulations peuvent s'analyser en termes de ménagement des faces (voir section 4 ci-dessous), de soi-même et de l'interlocuteur. Dans l'exemple français, le ménagement des faces de l'interlocuteur est minimal. Il est beaucoup plus important dans l'exemple anglais du fait des précautions oratoires et de la prise en compte du destinataire. Bien qu'on ne puisse pas généraliser à partir de deux exemples, cette manière particulière de s'exprimer peut aussi être observée ailleurs dans le corpus et dans de nombreux autres corpus. Elle peut être mise en rapport de manière plus globale avec des *ethos* communicatifs différents, respectivement plutôt confrontationnel et plutôt consensuel (Béal, 2010).
- 36 Tournons-nous maintenant vers les apprenants francophones de l'anglais L2. Ces derniers semblent à mi-chemin entre la langue maternelle et l'anglais du point de vue de l'emploi et de la modalisation des verbes d'opinion. Un seul utilise *get*, aucun n'utilise *work out*, ce qui reflète probablement un défaut de compétence linguistique. On note beaucoup de *I think*, *I don't know what*, *I didn't understand*, *I couldn't see*. On observe cependant plus de modalisations qu'en langue maternelle, ce qui semble indiquer une certaine sensibilisation aux usages de la langue : « *I didn't really see what it was, I couldn't see what it- what it was exactly, I didn't really get it, I don't quite know what is it* ».
- 37 Par contre, comme leurs compatriotes du corpus francophone, les L2 cherchent à justifier leur incertitude en blâmant les conditions de l'expérience : *I-I couldn't see what it- what it was exactly, it was very quick, I think we don't see him euuuh enough time to, we see [Im] only about like twenty seconds, I think he explains it but the word is said too too too fast*.

2.4.2 Expression de l'hypothèse

- 38 L'expression du calcul interprétatif sur la nature du cadeau passe aussi par la verbalisation d'hypothèses. On retrouve les mêmes constructions dans les deux langues

pour exprimer l'hypothèse, à savoir le potentiel exprimé par le conditionnel et l'interrogative indirecte :

- Conditionnel : « on dirait une bombe », *it would be a bit weird to be hair spray*
- Interrogative indirecte : « Je me suis demandé si c'était pas », « j'ai pas compris si c'était », « je sais pas si c'était des pétards », *I didn't know if it was hair spray*.

39 On retrouve des constructions similaires chez les apprenants francophones de l'anglais L2, mais peu nombreuses :

- Conditionnel : *something smelly I would say so*
- Interrogative indirecte : *I don't know if it's a toi- toilet spray or*

3. Comparaison des corpus : expliquer le pourquoi du cadeau

3.1 Raisons identifiées/imaginées

40 Dans une deuxième partie de l'entretien, l'étudiant-interviewer demande à l'étudiant-spectateur d'imaginer les raisons possibles du choix du cadeau.

41 Comme pour l'identification du cadeau, les francophones donnent un plus grand éventail d'options possibles. Elles sont aussi plus *psychologisantes*, en lien avec la personnalité ou les motivations du jeune homme, ou avec la dimension symbolique du bouquet de roses. Ainsi, pour eux, le jeune homme n'a pas apporté de roses parce que :

- les roses sont un cliché,
- les roses sont synonymes de déclaration d'amour et il ne veut pas donner l'impression d'être amoureux,
- il veut se démarquer, donner une image de lui qui ne soit pas *traditionnelle* (« plus spontané, c'est un original, il ne répond pas aux attentes »),
- il a voulu faire une blague, une surprise, la faire rire.

42 Un seul locuteur évoque la possibilité d'un lien avec un épisode précédent (ce qui n'est pas vraiment étonnant si l'on considère qu'ils n'avaient pas compris quel était l'objet).

43 Les raisons avancées par les anglophones sont plus *pragmatiques*⁹, elles cherchent une logique à l'intérieur du film. Ils évoquent fréquemment un lien possible avec un épisode précédent en raison de l'étrangeté de l'objet ou le fait que le cadeau doit être plus utile que des roses, et suggèrent plus rarement que le jeune homme n'est pas conformiste ou romantique. Il y a donc une différence d'interprétation de la question, les anglophones se concentrant davantage sur les ressorts narratifs du genre cinématographique, mais cela peut peut-être aussi s'expliquer par le fait que certains ont réussi à deviner ce dont il s'agissait.

44 Du côté des apprenants francophones de l'anglais L2, très peu imaginent la possibilité d'un lien avec un épisode précédent et l'on retrouve la prépondérance du même type de raisons que dans le corpus francophone : *flowers are too obvious, they're not yet in a relationship, I don't know euuh maybe to:: to be different, maybe he's not really romantic*.

3.2 Verbes d'opinion ou autre processus mental

45 En français, comme pour l'identification du cadeau, on retrouve l'emploi de « je pense que ». Par exemple : « je pense que ça devait être une blague ». En anglais, on retrouve

également le verbe *to think*, dont on a vu plus haut qu'il n'était pas tout à fait l'équivalent de « je pense ».

- 46 D'autres expressions plus spécialisées sont aussi mobilisées dans les deux langues à ce stade : en français, une périphrase verbale comme « ça veut dire que » ; en anglais, des verbes comme *imply* et *assume* : *I assume it is perhaps a reference to*. Ces verbes-là ne se retrouvent pas chez les francophones parlant anglais.

3.3 L'argumentation logique

- 47 Elle prend la forme d'une mise en corrélation de deux éléments ou propositions qui expriment un lien de conséquence ou d'opposition :
- 48 Elle est présente dans les deux corpus de locuteurs natifs. En français : « le fait que justement ... ça veut peut-être dire que x », « on voit que ... puisqu'il lui offre x », « au lieu de lui offrir ... il vient avec ». En anglais : *when I saw that I thought maybe, instead of giving her ... he's giving her...*
- 49 On observe très peu de mises en corrélation de deux éléments dans le corpus des L2. Un seul emploie *instead of* :
- Fr *instead of flower gives her a:: .h(.) the:: h a so- a
 sort of airspray that you put in the toilets.*
- 50 Les autres tentatives essaient de contourner la difficulté en coordonnant une première proposition à la forme négative et une deuxième introduite par *but*, par exemple :
- Fr *when he came up at the end of the extract he
 doesn't:: offer the girl flowers but a bomb like a
 spray*

3.4 Le probable et l'éventuel

- 51 On note une tendance des locuteurs à faire des choix préférentiels différents dans chacune des deux langues pour exprimer des degrés de déduction ou de lien logique. C'est le cas des périphrases verbales modales du probable (*devoir + infinitif*) et de l'éventuel (*pouvoir + infinitif*)¹⁰, fréquentes dans le corpus français. Par exemple : « euh : il a dû avoir compris qu'elle était pas forcément euh : enfin qu'elle aimait pas forcément les clichés », « ça devait être une : une blague », « ils ont dû se rencontrer d'une manière assez improbable je pense ». *Pouvoir + inf* indique un degré d'incertitude plus grand : « c'qu'elle a pu p't'-être vivre avec lui avant ».
- 52 On constate que dans le corpus des anglophones, ce type de déduction s'exprime le plus souvent par un adverbe modalisateur qui indique le degré de probabilité (*perhaps, maybe, probably*) suivi d'un prétérit : *I thought maybe when they met, I thought mmm maybe there was, they probably met, that's probably why*.
- 53 Les apprenants francophones de l'anglais L2 essayent de traduire en anglais l'équivalent des périphrases verbales françaises en *pouvoir* et *devoir* avec plus ou moins de bonheur. Dans certaines occurrences, on voit l'influence des cours de grammaire dans lesquels on a pu enseigner que l'équivalent de « *devoir/pouvoir* au passé + infinitif » est en anglais « *must have / may have + participe passé* », même si la leçon n'a pas toujours été parfaitement intégrée :

Fr maybe euh maybe they have m- met before and something
 funny maybe had happened

- 54 On pourrait dire ici que les L2 se compliquent la tâche par rapport aux choix syntaxiques effectués par les locuteurs natifs.

3.5 Degré de modalisation des énoncés

- 55 Comme pour l'identification du cadeau, les locuteurs sont confrontés au doute lorsqu'il s'agit de trouver des raisons au choix de ce cadeau. Ce doute peut entraîner différentes formes de modalisation.

- 56 Dans le corpus français, la liste de ces modalisateurs est assez restreinte : « pas exactement, pas vraiment, assez, pas trop, peut-être, quand même, un peu, pas forcément ». La nature de la tâche (essayer de justifier le choix du cadeau) explique sans doute la présence récurrente de « je sais pas » et « je pense » employés comme marqueurs discursifs à cette étape de l'interview (par exemple « ils ont dû se rencontrer d'une manière assez improbable je pense »).¹¹ Ainsi, dans l'exemple ci-dessous, « peut-être », « je sais pas » et « tout ça » indiquent-ils un certain niveau d'incertitude de la locutrice par rapport à l'explication qu'elle imagine, tandis que « pas tant (attaché) » et « pas vraiment (un rendez-vous) » qualifient l'attitude du jeune homme :

Fr le fait qu'il l- justement qu'il ait voulu ne PAS lui
 offrir de fleurs& = =euh ça veut p't-être dire que :
 qu'il a envie d'lui montrer qu'il est pas : tant/
 euh\ pas tant attaché qu' ça à ELLE et que :\ je sais
 pas qu' c'est pas vraiment euh un rendez-vous
 amouREUX tout ça

- 57 On note également un certain nombre d'énoncés non modalisés, comme par exemple « il a voulu la faire rire » ou encore « bon ça fait original sans l'être bah c'est bien calculé comme le film à l'américaine ». Une caractéristique du corpus français est effectivement la présence d'énoncés évaluatifs spontanés volontiers critiques à l'égard du personnage, de la situation ou du film lui-même comme dans la citation ci-dessus.

- 58 Dans le corpus anglais, à cette étape de l'entretien, les énoncés sont modalisés de manière systématique. Une grande variété d'adoucisseurs sont employés : *quite, a bit, maybe, really, not exactly, rather, probably, perhaps, clearly, not very, otherwise, let's say, to be fair*, ainsi que les marqueurs discursifs *I don't know* et *you know*. Par exemple : *it is perhaps a reference to something earlier in the film, they probably met..., he's not let's say very traditional*. Comme pour l'identification du cadeau, ces modalisateurs sont présents même lorsque la bonne réponse est en fait fournie :

Angl I thought when they met in the street her stocking
 was stuck to her dress or something like that
 ((laughter)) that's probably why I wouldn't know

- 59 Mais surtout, ces modalisateurs se cumulent dans un même énoncé, comme on le voit dans l'exemple précédent ou encore dans le suivant :

Angl maybe we're missing something from the rest of the
 film I don't know

- 60 Une autre manière de modaliser les assertions, souvent combinée avec la précédente, est l'emploi de tournures impersonnelles : *it is perhaps a reference to, there would be a reason, it implies...*
- 61 Dans le corpus des L2, les assertions non modalisées sont fréquentes, par exemple *flowers are too obvious, they're not yet in a relationship*, et les adoucisseurs sont peu variés et rarement cumulés dans un même énoncé comme chez les locuteurs natifs. *Maybe* est le plus fréquent : *maybe to:: to be different, maybe he's not really romantic*.
- 62 Comme dans le corpus des Français natifs, la réflexion sur le choix du cadeau s'accompagne de commentaires évaluatifs spontanés sans modalisation : *that's just stupid but that's funny, then she smells it which is weird because it is not flowers, and she she smells it actually it was an object euh it was weird actually*.

4. Comparaison des corpus : dimension pragmatique et faces

- 63 Au-delà de choix lexicaux ou de constructions morphosyntaxiques différentes, ce qui distingue le plus les corpus francophone et anglophone est la différence de *tonalité* que ces choix induisent : les locuteurs français donnent une impression de plus grande assurance, de ton plus péremptoire, voire d'une certaine désinvolture ou impertinence ; les locuteurs anglophones paraissent plus prudents et plus respectueux. Cette différence peut s'expliquer en termes de gestion des faces, et notamment de la face positive, celle qui relève de la présentation de soi et du narcissisme (Brown et Levinson, 1987).
- 64 En effet, dans le corpus français, les locuteurs cherchent fréquemment à expliquer pourquoi ils n'ont pas compris en donnant des excuses ou des raisons (ils font porter l'incertitude sur l'objet décrit ou les conditions du visionnement) et en disant plus ou moins explicitement « ce n'est pas ma faute si je n'ai pas compris » : j'ai pas eu le temps de lire, l'extrait dure trois secondes etc... Ils préfèrent souvent affirmer ce dont ils sont certains (« c'est pas des fleurs »), comme s'ils cherchaient à éviter les hésitations ou le risque d'afficher une forme d'incompétence. Enfin, ils produisent spontanément des commentaires négatifs sur les personnages, la scène, ou les conditions de l'expérimentation. Ils donnent ainsi l'impression de protéger leur propre face aux dépens de ceux qui ont *inventé* l'expérience. De même, à la fin de l'interview, une dernière question consistait à leur demander si cet extrait leur avait donné envie de voir le reste du film : les réponses sont très sincères et *candides*, qu'elles soient positives ou négatives. Ces caractéristiques rejoignent les observations effectuées dans d'autres corpus sur l'expression du moi et le rapport à l'autre : Béal (2010 : 372-373) montre comment, dans un contexte d'échanges au travail, les Français formulent souvent leur opinion de manière péremptoire et la défendent avec opiniâtreté, une constatation qui rejoint celle de D'Iribarne (1989 : 29) :
- « L'affirmation vigoureuse des points de vue de chacun, l'utilisation d'une certaine violence verbale pour leur donner du poids, et le choc des convictions et des intérêts font partie d'un fonctionnement normal. »
- 65 Dans le style communicatif français, la sincérité, la franchise et le besoin de clarté sont des valeurs qui prennent souvent le pas sur d'autres considérations, celle de ménager son interlocuteur notamment.

- 66 Dans le corpus anglophone, alors même que les interviewés ont partiellement ou complètement compris de quoi il s'agissait dans cet extrait, on constate une manière différente de présenter les interprétations. Les anglophones font davantage porter la responsabilité du défaut de perception sur eux-mêmes (*I didn't recognise what it was*) et prennent en considération l'interlocuteur, s'excusant presque de ne pouvoir apporter la bonne raison (*I can't tell you what it was*). Leurs énoncés, comme on l'a vu plus haut, sont extrêmement modalisés. Contrairement aux francophones, ils donnent peu leur opinion sur le personnage (ou l'accompagnent de précautions oratoires : *he's not let's say traditionnel*), et encore moins sur le film ou l'expérimentation. Ici aussi, ces constatations rejoignent celles d'autres études montrant que la culture anglo-saxonne encourage plutôt la retenue en matière d'expression des opinions (Wierzbicka, 1985 ; Peeters, 1998 ; Mullan, 2010).
- 67 Par ailleurs, les locuteurs du corpus anglophone restent davantage centrés sur la tâche : identifier le cadeau et lui trouver une raison d'être. Ils cherchent une raison logique plutôt que psychologique. Ainsi que le notent Poussard et al., ils accèdent à une forme d'implicite, à savoir que le cadeau est sans doute une allusion à une autre scène du film.
- 68 L'ensemble de ces comportements discursifs contribue à un style communicatif caractérisé d'une part par une certaine retenue en ce qui concerne l'expression des opinions personnelles et d'autre part, par un rapport à l'autre qui accorde une grande importance au tact et au ménagement des faces en général (Béal, 2010 : 378). Les Français apparaissent ainsi plus *confrontationnels* dans leur expression et les anglophones plus *consensuels*.
- 69 Les apprenants du corpus L2 se trouvent dans une position délicate : n'ayant pas eu l'avantage du doublage, ils ont rencontré des problèmes de compréhension du dialogue entre les personnages, ce qui amplifie le doute et multiplie les conjectures. A cela s'ajoutent les difficultés qu'ils rencontrent pour trouver le mot juste et les nombreuses hésitations dans leur élocution. Tout cela leur confère paradoxalement un style moins péremptoire que celui de leurs compatriotes s'exprimant en langue maternelle. Cependant, comme on l'a vu tout au long de cette étude, leur ethos communicatif reste essentiellement le même, qu'il s'agisse de justifier leur incompréhension en blâmant les conditions du visionnement ou d'exprimer spontanément des jugements évaluatifs sur les personnages ou le film.

Conclusion

- 70 L'exercice proposé aux locuteurs natifs des deux langues a mis en évidence un grand nombre de stratégies communes : identification de l'objet passant par un hyperonyme suivi de caractéristiques plus spécifiques, définition passant par la description, la comparaison et l'exclusion, expression d'hypothèses, du probable et de l'éventuel, modalisation. Dans le détail de l'expression, les spécificités des ressources linguistiques disponibles dans les deux langues les ont parfois amenés à choisir des constructions morphosyntaxiques différentes, mais c'est sur le plan sociopragmatique (Thomas, 1983) qu'ils se sont le plus différenciés. C'est en effet dans la manière dont ils construisent leur rapport interpersonnel avec l'interviewer et dans leur attitude par rapport à la tâche qui leur a été demandée qu'ils sont le plus différents, et qu'ils mettent en scène

une façon d'être influencée par la culture. Cependant, cette personnalité projetée l'est entièrement à travers les mots et les usages de la langue.

- 71 Les apprenants francophones de l'anglais L2, à ce stade de leur apprentissage de l'anglais, montrent une tendance marquée à *calquer* leur expression sur leur langue maternelle, en d'autres termes à effectuer des transferts pragmatolinguistiques (Thomas *ibid.*). Ils ont de toute évidence plus de facilités lorsqu'il existe un lexique ou des constructions équivalentes en français et en anglais, même si, à ce niveau, ils présentent encore de nombreuses lacunes lexicales qui les handicapent parfois (comme ne pas connaître le terme *spray can*, la locution *instead of* ou un verbe comme *to assume* par exemple). Les choses se compliquent lorsqu'il s'agit de constructions syntaxiques complexes comme les périphrases verbales ou certaines tournures idiomatiques qui ne se laissent pas facilement traduire. Inversement, par comparaison avec le corpus des anglophones, on voit qu'ils connaissent mal les spécificités de la langue anglaise, telles que l'usage de verbes très polysémiques (comme *get*) ou à post-position (*work out*) ou la possibilité de construire certaines appositions (*this round box thing*). Mais c'est surtout au niveau pragmatolinguistique qu'apparaît le lien direct avec leur langue maternelle : comme leurs compatriotes du corpus francophone, ils n'éprouvent pas le besoin de modaliser systématiquement leurs assertions et de parsemer leurs énoncés de marqueurs discursifs à destination de l'interlocuteur ; comme eux, ils ne voient aucun problème à manifester leur frustration en attribuant la difficulté à identifier le cadeau à l'extrait de film ou en faisant des commentaires négatifs. « Parler une langue, écrit Kerbrat-Orecchioni (2002 : 53) c'est aussi exprimer la culture dont elle procède et dans laquelle elle s'inscrit ». Cette petite expérimentation nous l'a montré abondamment.

BIBLIOGRAPHIE

- BARBET, C. & DE SAUSSURE, L., 2012, « Modalité et évidentialité en français », Numéro Spécial *Langue Française* 1, 173.
- BEAL C., 2010, *Les interactions quotidiennes en français et en anglais : de l'approche comparative à l'analyse des situations interculturelles*, Bern, Peter Lang.
- BROWN P. & LEVINSON S., 1987, *Politeness : Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CADIOT A. & CHEVALIER J-C., 1979, « 'oui mais non mais' ou : il y a dialogue et dialogue », *Langue française* 42, 94-102.
- DONAIRE M-L, 2016, « Le savoir partagé comme source d'énonciation : les marqueurs *je sais/tu sais/vous savez* », *Scolia* 30, 67-87.
- DORO-MÉGY, F., 2008, *Linguistique Contrastive et Traduction*, Numéro Spécial, *Etude croisée de think, believe, croire et penser*. Paris, Éditions Ophrys.
- GOSSELIN, L., 2015, « L'expression de l'opinion personnelle : *je crois/pense/trouve/ considère/ estime que p.* ». *L'information grammaticale* 144 : 35-40.

- GRIES S. T. & DAVID C., 2007, « This is kind of/sort of interesting : Variation in Hedging in English », in PAHTA P, TAAVITSAINEN I., NEVALAINEN T. & TYRKÖÖ J. (eds.), *Towards Multimedia in Corpus Linguistics. Studies in Variation, Contacts and Change in English 2*, University of Helsinki.
- HENNEMAN, A., SCHLAAK, C., 2016, « Hacia una discusión terminológica de fr. *je pense* / pt. *pienso* eu / esp. *pienso* yo como marcador de discurso », *Romanistik in Geschichte und Gegenwart* 22, 3-17.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1998, [1986], *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 2^e édition.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 2002, « Système linguistique et ethos communicatif », *Cahiers de praxématique* 38, 35-57.
- D'IRIBARNE P., 1989, *La logique de l'honneur*, Paris, Seuil.
- LAMBERT M., CARROLL, M. & VON STUTTERHEIM, C., 2008, « Acquisition en L2 des principes d'organisation de récits spécifiques aux langues », *Acquisition et Interaction en Langue Étrangère* 26, 11-29.
- LE QUERLER N., 1996, *Typologie des modalités*, Caen : Presses Universitaires de Caen.
- LEVINSON S. C., 1983, *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MULLAN, K., 2010, *Expressing opinions in French and Australian English discourse : A semantic and interactional analysis*, Amsterdam, John Benjamins.
- PEETERS, B., 1998, « S'engager' vs 'to show restraint' : linguistic and cultural relativity in discours management. », in NIEMEIER S., DIRVEN, R. (eds) *Evidence for linguistic relativity*, Amsterdam : John Benjamins, 193-222.
- PEETERS, B., 2014, « 'C'est pas ma faute' : analyse phraséologique », in A-M Cosma, A. Bellachhab et M. Pescheux, *Du sens à la signification, de la signification aux sens : Mélanges offerts à Olga Galatanu*, Bruxelles : Peter Lang, 313-328.
- PEKAREK DOEHLER, S., 2016, « More than an epistemic hedge : French *je sais pas*, "I don't know" as a resource for the organization of turns and actions », *Journal of Pragmatics* 106, 148-162.
- PERDUE C., 1993, *Adult Language Acquisition : cross-linguistic perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press.
- POUSSARD C., VINCENT-DURROUX L. & DAVID C., 2017, « Les marques linguistiques de l'inférence en L2 : Etude d'entretiens en anglais à propos d'un extrait de film », *Cahiers de praxématique* (ce fascicule).
- RENDULIC, N. & KANAAN-CAILLLOL, L., 2016, « Je crois que, je pense que : valeurs et variation dans un corpus oral diachronique », SHS Web of Conferences 27, 02014, Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2016. DOI 10.105/shsconf/20162702014.
- SLOBIN D. I., 2004, « The many ways to search for a frog : Linguistic typology and the expression of motion events », in STRÖMQVIST S, VERHOEVEN L, (eds.), *Relating events in narrative, Volume 2 : Typological and contextual perspectives*, Mahwah, NJ, Lawrence Erlbaum, 219-257.
- THOMAS J., 1983, « Cross-cultural pragmatic failure », *Applied linguistics* 4/2, 91-112.
- TUCHAIS S., 2012, « Les verbes d'opinion et la modalisation en français : état des lieux et perspectives ». *Bulletin of the Faculty of Foreign Studies, Sophia University* 47 : 153-172.
- WIERZBICKA A., 1985, « Different cultures, different languages, different speech acts », *Journal of Pragmatics* 9, 145-178.

NOTES

1. Désormais Poussard *et al.*
 2. Il s'agit d'étudiants en deuxième année de licence d'anglais à l'université (cf. Poussard *et al.*)
 3. La compétence sociopragmatique en langue étrangère peut être décrite comme la capacité à évaluer une situation en prenant en compte les valeurs culturelles de l'autre.
 4. Cette construction répond bien à la définition de l'apposition : deux syntagmes nominaux, co-référence à un même objet et ajout d'une précision sur le plan sémantique.
 5. Noter également que l'interférence du français se manifeste dans le choix de l'article défini.
 6. Certains emploient par contre le syntagme *an object* qui correspond à une traduction littérale du français 'un objet' mais ne convient pas ici en anglais, tout du moins, en l'absence de toute qualification, comme par exemple « a strange looking object ».
 7. « not really » est plutôt l'équivalent de « pas vraiment » que du « pas trop » de la locutrice française. Ce dernier relève d'un registre plus familier et comporte souvent une dimension axiologique négative.
 8. « tu sais » et « vous savez » sont aussi des marqueurs courants en français, avec des fonctions similaires (Donaire 2016), et c'est justement leur absence qui est intéressante ici dans l'énoncé de la locutrice française, car elle contribue au côté péremptoire de l'assertion.
 9. Au sens commun de presque terre à terre.
 10. Voir par exemple Le Querler (1996) et Barbet & de Saussure (2012).
 11. « je pense » et « je sais pas » employés comme marqueurs discursifs ont fait l'objet de diverses études, notamment Mullan (2010), Henneman et Schlaak (2016), Pekarek Doehler (2016).
-

RÉSUMÉS

Cette étude sur les marqueurs linguistiques de l'inférence fait partie d'un projet plus large « De la perception à la production orale », dont le but est d'identifier les liens entre la compréhension et les procédés de production et en particulier d'identifier les sources de difficultés pour les apprenants français d'anglais langue seconde.

Dans le prolongement de l'article précédent publié dans ce volume par Poussard, Vincent-Durroux and David, cette étude s'appuie sur une version élargie du même corpus. En effet, des locuteurs natifs de français et d'anglais ont été soumis à la même expérience. Les entretiens reposent sur une discussion à partir du même extrait tiré d'un film en langue anglaise (doublé en français pour l'entretien français-français). L'article compare les choix linguistiques et discursifs des locuteurs dans leurs langues maternelles respectives (anglais et français) pour exprimer l'inférence. Elle explore plus particulièrement la dimension pragmatique de l'expression du doute, une composante inhérente à l'expression de l'inférence, ainsi que le degré de modalisation employé dans la L1. Puis, en prenant les locuteurs anglophones comme modèle, l'étude examine l'interlangue des étudiants français, pour mesurer l'écart avec la performance des locuteurs natifs. Elle montre que cet écart ne concerne pas seulement des lacunes en termes de ressources lexicales et grammaticales mais aussi une tendance à reproduire en L2 les stratégies discursives de leur L1. Des exemples représentatifs tirés de ce triple corpus (francophones, anglophones, francophones apprenants d'anglais) sont présentés pour illustrer le propos.

This study on linguistic markers of inference takes place within a larger project entitled “From perception to oral production”, the goal of which is to identify the links between comprehension and production processes, in particular the sources of difficulty for French learners of English.

This study is related to the article published by Poussard, Vincent-Durroux and David in this same volume, but is based on a wider set of data : two further comparable corpora were added, one between French native speakers and the other between English native speakers . The semi-structured interviews revolve around the same sequence from the same English language film, dubbed into French for the French native speakers.

The article first compares the markers of inference showing the linguistic competence of speakers in their native language. It also explores the pragmatic dimension of expressing uncertainty, an inherent part of expressing inference, as well as the degree of modalisation used in the two L1 corpora. Secondly, using the English native speakers as a model, the study examines the L2 interlanguage of the French students to assess where the gaps are in their performance in English. It shows that these gaps cannot be explained only in terms of inadequate lexical or grammatical knowledge, but are often classical cases of cross-cultural pragmatic failure. A number of representative examples from the three corpora (French/French, English/English and English/French learners of English) are presented by way of illustration.

INDEX

Mots-clés : communication interculturelle, pragmatique, interlangue, inférence, modalisation, anglais langue étrangère, échec pragmatolinguistique interculturel

Keywords : intercultural communication, pragmatics, interlanguage, inference, modalisation, English as a foreign language, cross-cultural pragmatic failure

AUTEURS

CHRISTINE BÉAL

Praxiling, UMR 5267 Cnrs & Université Montpellier 3

KERRY MULLAN

RMIT University, Melbourne